

13. Introduction à l'analyse structurale des récits de Roland Barthes

(*Poétique du récit*, Paris, Seuil, 1977)

Roland Barthes part d'un constat : Il n'y a pas de peuple sans récit. Les récits sont innombrables dans le monde, dans toutes les sociétés. Ils sont dans : le mythe, la légende, la fable, le conte, la nouvelle, le cinéma, la conversation, le tableau de peinture, l'image, le geste...

Barthes considère le récit comme un fait universel du langage, langage oral ou écrit.

Mais est-ce que les récits se ressemblent, non pas dans le contenu, mais dans leur structure ? Ont-ils la même structure ? Sont-ils construits de la même façon ?

Peut-on trouver un modèle théorique commun à tous les récits ?

Le structuralisme permet justement de dégager ce que les récits ont en commun, c'est-à-dire une structure, même s'ils sont innombrables.

Pour analyser cette structure, Barthes s'est inspiré de la linguistique (comme P. Hamon pour l'analyse du personnage), en soumettant le récit à une analyse qui ressemble à celle de la phrase.

En linguistique, un phonème prend du sens lorsqu'il est intégré dans un mot. Et le mot doit s'intégrer dans la phrase. Le phonème est donc en relation avec le mot et le mot est en relation avec la phrase où naît le sens. Il est question donc de niveaux, d'étages.

La description de la phrase peut se faire aussi à plusieurs niveaux (phonétique, grammatical, phonologique, contextuel).

Le postulat de Barthes est que structurellement, le récit ressemble à la phrase, il peut être décrit à plusieurs niveaux, mais il n'est pas seulement la somme de phrases.

R. Barthes clarifie sa méthode analytique en ces termes :

Comprendre un récit, ce n'est pas seulement suivre les dévidements de l'histoire, c'est aussi y reconnaître des « étages », projeter les enchainements horizontaux du « fil » narratif sur un axe implicitement vertical ; lire (écouter) un récit, ce n'est pas seulement passer d'un mot à l'autre, c'est aussi passer d'un niveau à l'autre.

Autrement dit, le sens du récit ne se réduit pas à la somme des unités narratives.

Une unité narrative est un segment de l'histoire, une partie de l'histoire, qui est en relation avec un autre segment de l'histoire.

On dit qu'il est le **terme d'une corrélation**.

Donc, le récit est le résultat des enchaînements de ces unités narratives et de leurs rapports à différents niveaux.

Selon cette théorie des niveaux, les unités narratives entretiennent deux types de relation :

- si ces relations sont situées sur un même niveau (horizontal, axe syntagmatique) elles sont dites **distributionnelles**.
- si elles interviennent d'un niveau à l'autre (vertical, axe paradigmatique), elles sont **intégratives**.

Il y a donc une hiérarchie dans le classement des unités narratives.

Puisque tout système est la combinaison de plusieurs unités, il faut définir les plus petites unités narratives.

Le critère de l'unité narrative est le sens, du fait qu'elle est le terme d'une corrélation. Et l'action qui a une signification pour le développement du récit est une fonction, selon la définition de V. Propp.

Une unité narrative est donc une fonction, ou une unité fonctionnelle.

Et l'âme de toute fonction, c'est son germe. C'est ce germe qui permet à cette unité fonctionnelle de semer un élément dans le récit et qui va mûrir plus tard (il va ensemer le récit).

Exemple 1 : Si, dans *Un cœur simple*, Flaubert nous apprend que les filles du sous-préfet possédaient un perroquet (Loulou), c'est parce que ce perroquet va avoir ensuite une grande importance dans la vie de Félicité (actant, relation fusionnelle, empaillé) : l'énoncé de ce détail constitue une fonction, ou une unité narrative.

Exemple 2 : Dans *Goldfinger* (roman d'espionnage du britannique Ian Fleming), on apprend que James Bond voit un homme d'une cinquantaine d'années.

Cet énoncé constitue une fonction qui va ensemer le récit puisque cet homme, qu'il ne connaît pas, sera une menace pour lui.

Cette unité fonctionnelle implique donc une corrélation : elle a pour corrélat l'annonce d'une menace.

L'unité narrative, le segment de l'histoire qui a un caractère fonctionnel, peut être donc une phrase, un groupe de phrases, un syntagme, ou même un mot.

Exemple : James Bond est dans son bureau du Service Secret. Le narrateur nous apprend que lorsque le téléphone sonne, il « *souleva l'un des quatre récepteurs* ».

Pourquoi préciser le nombre de récepteurs ? Ce nombre a-t-il un sens ?

Le mot quatre constitue à lui seul une unité fonctionnelle, car il permet d'imaginer que le personnage évolue dans les conditions d'une certaine organisation et une puissance administrative qui est derrière lui, et cela a son importance dans l'histoire.

R. Barthes soulève des questions quant à ce niveau des fonctions :

- Est-ce que tout, dans un récit, est fonctionnel ?
- Est-ce que tout, jusqu'au plus petit détail, a un sens ?

- Peut-on découper tout le récit en unités fonctionnelles ?

Il existe plusieurs types de fonctions, car il y a plusieurs types de corrélation.

Barthes distingue deux grandes classes de fonctions selon les deux types de relations :

- si les relations sont distributionnelles (au même niveau, horizontal), la première classe est distributionnelle, il s'agit des « **fonctions** » **proprement dites**.
- si les relations sont intégratives (d'un niveau à l'autre, vertical), la deuxième classe est intégrative, il s'agit de celle des **indices**.

A. Les fonctions

Elles correspondent aux fonctions de Propp (action qui a une signification pour le développement du récit).

C'est à elles qu'on réserve le nom de « fonctions » même si les autres unités sont, elles aussi, fonctionnelles.

Exemple : l'achat d'un revolver a pour corrélat le moment où on s'en servira (et si l'on ne s'en sert pas, la notation renvoie au signe de vellétarisme, etc.).

L'intrusion du perroquet chez Félicité a pour corrélat l'épisode de l'empaillage, de l'adoration, etc.

B. Les « Indices »

Elle comprend tous les « indices ».

Dans ce cas, l'unité narrative ne renvoie pas à une action conséquente, mais à des indices qui sont nécessaires au sens de l'histoire, parce qu'ils sont des indices de quelque chose, des signes qui indiquent une probabilité.

Exemple 1 :

- Un homme mystérieux dans une ville où des meurtres sont répétés est un indice de la possibilité qu'il soit le meurtrier.

Dans le cas des indices, la relation de l'unité et de son corrélat n'est plus distributionnelle, mais intégrative.

La relation n'est pas au niveau horizontal, comme pour les « Fonctions », mais vertical.

Exemple 2 : l'exemple des quatre téléphones de Bond (dans Goldfinger).

Le mot quatre (appareils téléphoniques) est un indice de la puissance administrative qui soutient James Bond.

Cet indice n'a pas une incidence sur la suite des actions dans lesquelles Bond va s'engager après avoir parlé au téléphone (comme dans le cas de l'achat d'un pistolet).

Donc son sens n'est pas « **plus loin** », c'est-à-dire au niveau horizontal, mais « **plus haut** », au niveau vertical, parce qu'il permet de comprendre de quel type de personnage est James Bond.

Les indices sont des **unités sémantiques**, car ils renvoient, contrairement aux « fonctions » proprement dites, à un **signifié**, hors du syntagme explicite.

Exemple 3 : le « caractère » d'un personnage peut ne pas être nommé, mais sans cesse indexé par des indices.

Les Indices impliquent une **fonctionnalité de l'être**.

Les Fonctions impliquent une **fonctionnalité du faire**.

On ne peut pas dire que toutes les actions sont des Fonctions proprement dites (dans les verbes) et les Indices sont dans les qualités (à travers les adjectifs), parce qu'il y a des actions qui sont indicielles, des indices, des « signes » de quelque chose.